— Toute cette exaltation de l'être (ἐξουσία) et la gloire de ces royaumes, c'est à Toi que je donnerai tout cela ; car c'est à moi qu'a été livré tout cela, et à celui à qui je voudrai bien le donner. Si donc Tu Te prosternes devant moi (pour m'en faire hommage comme un vassal à son suzerain), Je Te donnerai tous ces royaumes !

Cette fois, le Maudit, impatienté, abat ses cartes sans trop d'égards ni de précautions. Il n'ânonne plus, solennellement : « Puisque, dit-on, Tu serais le Fils de Dieu... » A quoi bon, désormais, ces simagrées ? Cartes sur table ! Et comment exiger l'hommage d'un « fils de Dieu »?... Car il n'est pas question d' « adoration » dans la suggestion du Diable, mais purement et simplement de vassalité, exprimée par la prostration, courante en Orient. Le Démon n'est pas assez bête pour se prendre pour Dieu ; il lui suffit d'insuffler cette conviction stupide aux humains. C'est par nous, surtout, qu'il fait pièce à Yahweh. Mais il raffole de notre abaissement devant lui : dans l'Apocalypse, il dispose en souverain de l'ἐξουσιά μεγάλη, de la *superbia vitae*, de la « grande exaltation de l'être », dont nous aurons à reparler plus loin ; mais cette ivresse ontologique, il la verse à qui « se prosterne » devant lui (Apoc., 13 : 2, 12 ; cf. 1 Jean, 2 : 16-17 ; 5 : 19, où « le monde entier est immergé dans la Malin » ; Jean, 12 : 31 ; 14 : 30 ; Eph. 2 : 2 ; 6 : 12). N'est-il pas curieux que, dans le Talmoud, qui substitue Métatron à la Parole ou Memra des Targoumîm, pour faire pièce à l'apologétique chrétienne, ce Métatron et le Démon portent tous deux les mêmes surnoms : *Sar-haOlam* (prince de ce monde) et *El-Acher* (un autre dieu, cf. 2 Cor., 4 : 4, où le diable s'appelle « le dieu de ce monde »)?

Satan promet donc à Jésus toute la substance et la « valeur », l'enrichissement des « royaumes », sphères ou « éons » cosmiques (se souvenir des « royaumes élémentaires » dans la symbolique des mystères antiques et dans l'ésotérisme hindou), et l'*eritis sicut dii*, la Gloire excellente (2 Pierre, 1 : 17) qui n'appartient qu'à Dieu seul (Luc, 2 : 14 ; Jean, 1 : 14 ; Actes, 12 : 23 ; 1 Pierre, 1 : 24 ; Psaume 113 B : I). Le « père du mensonge » exagère ! Voyez le Sauveur, à qui la mère des « fils de Zébédée » demande d'associer ses rejetons à sa gloire : « Ce n'est pas à Moi de l'accorder, si ce n'est à ceux pour qui le Père l'a préparé » (Matt., 20 : 23). Toujours la même idée fondamentale, si souvent exprimée dans le quatrième Évangile : le Fils n'est Fils, que *parce* qu'Il ne veut, ne dit, ne fait, ne donne, n'évite, ne juge, que tout juste comme Il le voit faire au Père.

Le Diable a raison d'exiger l'hommage féodal de Jésus, car « ce » monde, souillé par la Chute, appartient à l'homme qui s'est rué dans l'esclavage démoniaque. Cet escroc, ce Tartuffe — « la maison est à moi, c'est à vous d'en sortir » — a l'impudence de nous offrir à bail notre propre héritage ! Jésus, dit souvent l'Évangile, *lève* les yeux : c'est ainsi qu'Il échappe à la vision du mal (cf. Habacuc, 1 : 13). Noyant d'une paisible et immuable étreinte toute cette scène de gloire et de beauté, le ciel, d'un bleu profond, frais, pur sans la superficielle limpidité des regards humains, Le regarde aussi. Et, de là, descendent, comme des nappes d'invisible lumière, sans l'éclat du « soleil de Satan », des certitudes granitiques, aussi denses que l'être même : « Je dois M'occuper des affaires *de mon Père*, et d'elles seules »... et ceci, plus puissant, sans aucun son, que la clameur des grandes eaux : « Que *Ton* Règne arrive ! »... Ce que possède et donne Satan, comme lui-même l'avoue, c'est « tout cela », qui n'est pas *le* Royaume du Père, auquel le Christ a consacré sa vie. Au Diable et du Diable — et « dans »